

## 320 ans de littérature Photos d'amateur

Sylvie Chaput

---

Number 9, Spring–Summer 1983

Les écrivains de la Nouvelle-Angleterre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21268ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chaput, S. (1983). 320 ans de littérature : photos d'amateur. *Nuit blanche*, (9), 38–41.

# 320 ans de littérature : photos d'amateur



**L**e premier best-seller de la Nouvelle-Angleterre fut un long et sombre poème composé pour faciliter l'apprentissage de la Bible: *Day of Doom (Le jour du Jugement dernier)* de Michael Wigglesworth, publié à Cambridge en 1662 et réimprimé au moins une dizaine de fois pendant la période coloniale.<sup>(1)</sup>

Il fallut attendre jusqu'en 1789, et voir passer beaucoup de textes «mineurs» (descriptions du pays, narrations historiques, recueils de sermons) pour que paraisse à Boston le premier roman américain, *Pamela: the Power of Sympathy*, de William Hill Brown. Oeuvre d'imitation semble-t-il, dont l'inspiration était encore bloquée par une vieille tradition qui tenait strictement le livre pour un outil d'éducation et d'édification.

Il faut dire que, à l'instar de toutes les littératures assez jeunes pour que leur genèse soit retraçable, celle de la Nouvelle-Angleterre paraît ne pas avoir cessé pendant de longues années de vouloir naître, et de naître sans doute effectivement, avant d'être considérée comme un fait réel et indiscutable. On a beaucoup répété, au début du XIX<sup>e</sup> siècle comme récemment, et des deux côtés de l'Atlantique, que si la Révolution avait fait des États-Unis un pays, elle n'avait évidemment pas pu les guérir du jour au lendemain d'être habités, eux aussi, par un peuple sans histoire... Pourtant, dès 1851, Nathaniel Hawthorne faisait crier à l'un de ses personnages de *La maison aux sept pignons*: «Ne nous débarrasserons-nous jamais de ce Passé? (...) Il gît sur le présent comme le corps d'un géant mort! En fait, les choses se passent comme si un jeune géant était obligé de gaspiller toutes ses forces à transporter le cadavre du vieux géant, son grand-père, qui est mort il y a longtemps et n'a besoin que d'une sépulture décente.»

En 1837, le philosophe Ralph Waldo Emerson prononçait une conférence intitulée «The American Scholar», qualifiée bientôt de «déclaration d'indépendance intellectuelle des États-Unis». La renommée de ce texte doit beaucoup à son auteur, à qui on ne peut toutefois pas attribuer l'invention du message lui-même. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant une bonne partie du XIX<sup>e</sup>, un appel identique fut en effet lancé par des voix multiples: il faut se distancer des modèles européens, anglais surtout, et créer à partir de nos paysages, de nos mœurs, de nos aspirations, de notre société. Ainsi, le «géant mort» de Hawthorne n'avait pas besoin d'un enterrement de première classe: il demandait avant tout à ses successeurs d'oser le reconnaître et de parler de lui, comme de tout ce qui habitait l'imaginaire américain. Le passé n'était pas trop court ni trop vide: il réclamait d'abord d'être pensé comme présentable.

## Les enthousiastes de Concord (Mass.)

Mais créer pour soi signifiait aussi affronter les problèmes immédiats, ce que fit le premier mouve-

ment intellectuel important de la région, auquel on associe généralement l'«âge d'or de la Nouvelle-Angleterre». En effet, les transcendentalistes (surnommés ainsi d'abord par dérision) travaillèrent à construire une première ligne de défense contre l'autoritarisme des milieux unitariens et calvinistes de Boston, contre l'invasion rapide de la technique et contre l'obsession du gain qui permettait déjà depuis belle lurette aux États du Nord-Est de s'enrichir dans l'opulence. Ce mouvement — plus un groupe affinitaire qu'une chapelle — prônait un rapport direct de l'individu avec un Esprit universel non personnifié qui se manifestait dans la beauté et l'équilibre de la nature. Ses membres — une quinzaine — avançaient que tous les êtres humains sont égaux parce qu'ils ont tous la capacité de faire quelques chose d'unique, et que le premier devoir de chacun est de se fier à son sentiment moral, de suivre sa propre voie, sans égard aux ordres, aux modes ni aux conventions. Les *Essais* d'Emerson (1<sup>re</sup> série, 1841; 2<sup>e</sup> série, 1844), *Woman in the Nineteenth Century* de Margaret Fuller (1845) et *Walden ou La vie dans les bois* de Henry David Thoreau (1854) comptent parmi les principales oeuvres des protagonistes du mouvement.

## «La Nouvelle-Angleterre est un état d'esprit.» (Perry Miller)

La littérature néo-anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle est d'ailleurs fortement marquée d'interrogations d'ordre moral. Dans *La lettre écarlate* (1850), sa plus célèbre *romance*<sup>(2)</sup> Hawthorne remontait au XVII<sup>e</sup> siècle pour explorer les mécanismes de la culpabilité et concluait que si, dans une société trop étriquée, la liberté de pensée s'acquiert seulement en bravant les interdits et en subissant l'exclusion, la mort est ensuite la seule issue possible. Ce faisant, il remettait en question l'image que ses compatriotes auraient souhaité conserver de leurs ancêtres puritains: celle de gens qui avaient fui l'Angleterre pour édifier une véritable Utopie de la tolérance. De même, nombreux furent ceux et celles qui — comme Lydia Maria Child, avec un pamphlet inti-

1) Pour cette période, voir Louis B. Wright, *The Cultural Life of the American Colonies (1607-1763)*, Harper's and Row Publishers, N.Y., 1957.

2) L'auteur de *romance* prend une liberté implicite vis-à-vis de la vraisemblance, suscite l'intérêt du lecteur pour ses personnages en les entourant de mystère et recourt à l'allégorie et aux symboles. Il s'agit d'une «fiction frontalière»: ou bien le lieu de l'action est un terrain neutre, entre la civilisation et la vie sauvage (comme chez J. Fenimore Cooper, H. Melville), ou bien l'atmosphère du récit se situe à la frontière de l'esprit humain, là où se mêlent le réel et l'imaginaire (comme chez N. Hawthorne, E. A. Poe). V. à ce sujet Richard Chase, *Lumières et ténèbres ou Le roman américain*, Seghers, coll. Vent d'Ouest, 1965.

*Encore qu'il nous plût de boire notre thé dans une tasse de terre cuite ce soir-là et en compagnie de travailleurs de la terre, il était en notre pouvoir de nous servir de porcelaine fine et de couverts d'argent le lendemain si l'envie nous en prenait. Ce même recours, cette possibilité de recouvrer notre ancienne position, ne fut pas sans contribuer aussi, j'en ai peur, à entretenir l'égalité d'humeur avec laquelle nous devons supporter, par la suite, les humiliations et fatigues d'une vie laborieuse.*

Nathaniel Hawthorne,  
*Valjoie*, 1852

*La ruine, le vide que nous constatons quand nous regardons la nature, est dans nos propres yeux. L'axe de la vision ne coïncide pas avec l'axe des choses, aussi ne nous apparaissent-elles pas transparentes, mais opaques. La raison pour laquelle le monde manque d'unité et gît brisé et en morceaux, c'est que l'homme est divisé contre lui-même. Il ne peut être un naturaliste tant qu'il ne satisfait pas à toutes les exigences de l'esprit. L'esprit demande l'amour, tout autant que la perception. En réalité, aucun des deux n'est parfait sans l'autre. Au sens le plus profond du mot, la pensée est pieuse, et la piété est pensée.*

Ralph Waldo Emerson,  
*Nature*, 1837

*Il m'est arrivé pendant quelques instants d'éprouver comme dans un cauchemar l'effroyable impression que mon identité disparaissait; c'était comme si je n'étais qu'une goutte inconnue, inaperçue, indistincte dans le grand océan de l'existence humaine; comme si, conformément à la désagréable et vieille théorie, nous n'étions que des parties d'une Grande Âme universelle dans laquelle nous finissons par retourner pour être avalés par son infinité. Mais je repousse immédiatement ces idées comme des fantasmes du mal, ce qu'elles sont en fait. Infructueuses pour tous, elles exercent un pouvoir particulièrement déroutant et oppressant sur des esprits constitués comme le mien; si prompts à interroger l'infini avec avidité, à explorer l'invisible avec curiosité. Je trouve plus sage d'éviter de gonfler ce ballon de pensée avant qu'il ne m'emporte dans un espace illimité où je finirais par devenir comme cet homme distrait qui mettait ses vêtements au lit et se suspendait sur sa chaise, ou comme son frère jumeau qui couchait sa bougie sur l'oreiller et s'éteignait d'un souffle.*

Lydia Maria Child,  
*Letters from New York*, 1841



Nathaniel Hawthorne



Ralph Waldo Emerson

Lydia Maria Child





Harriet Beecher Stowe

tulé *An Appeal in Favor of that Class of Americans called Africans* (1833), et Harriet Beecher Stowe, avec *La case de l'oncle Tom* (1852) — rappelés que les rédacteurs de la Constitution de 1787 avaient commis une omission grave en n'acceptant pas les Noirs comme partie à leur contrat d'hommes libres et égaux. À l'époque, une quantité incalculable de conférences et d'écrits de toutes sortes vinrent dénoncer l'existence d'une foule de zones d'ombre: la traite des Noirs, mais aussi l'usurpation des terres indiennes, l'inégalité des femmes, la prostitution, l'alcoolisme, la mauvaise santé engendrée par les débuts de l'urbanisation, le traitement infligé aux prisonniers et aux malades mentaux...

Il ne fait pas de doute cependant qu'une bonne partie de cette production était imprégnée de paternalisme, qu'elle visait avant tout à alléger la conscience des auteurs et des lecteurs et que les solutions avancées paraissaient parfois — et paraissent encore — douteuses. (Harriet Beecher Stowe, par exemple, proposait que les esclaves soient rapatriés en Afrique après avoir reçu une formation qui en aurait fait de véritables missionnaires.)

Ces écrits devaient certainement quelque chose à la grande tradition du *revival*, c'est-à-

dire aux sermons qui appelaient à une résurrection collective, ainsi qu'aux polémiques qui avaient jalonné l'époque des conflits avec l'Angleterre. Mais ils s'inspiraient tout autant d'un fonds qui trouve encore trop peu de place dans les anthologies: les poèmes, les témoignages et les récits d'évasion (qui remontent aussi loin que le XVII<sup>e</sup> siècle) écrits par d'anciens esclaves, de même que les documents des sociétés noires de défense des droits. Toutefois, la littérature noire de l'époque ne reflète pas elle non plus de consensus sur le parti à prendre. Ainsi, James M. Whitefield, auteur de *America and Other Poems* (1835) prônait l'émigration vers l'Amérique centrale, tandis que Pamela Hopkins publiait en 1900 un roman sur l'émergence d'une classe moyenne noire à Boston (*Contending Forces*).

## Un soupçon de guimauve

Dans le même temps se développait une autre littérature, très populaire mais tout aussi oubliée maintenant: une surabondance de romans et de nouvelles publiées dans les magazines, qui parlaient eux aussi des problèmes de l'heure mais qui invitaient les femmes de la classe moyenne, de plus en plus reléguées à un rôle de consommatrices, à se désoler du sort des malheureux, à prier pour eux et à faire subtilement pression sur les hommes pour obtenir des changements. Ce sentimentalisme, que la critique Ann Douglas<sup>3)</sup> a décrit comme «une manière de se traîner les pieds» au lieu d'aborder les conflits avec un souci d'originalité et de redistribuer les fonctions et les pouvoirs, trouve encore un écho chez Erich Segal, une des vedettes de la Nouvelle-Angleterre, et dans les mélodrames télévisés que «Tootsie» tente de réformer...

## Éléments réalistes

Conservant une prédilection pour les éléments surnaturels chers aux transcendentalistes, à Haw-

3) *The Feminization of American Culture*, Avon Discus Books, N.Y., 1978.

Eva lisant la bible à Oncle Tom

Illustration extraite de la case de l'Oncle Tom



thorne, à Poe et, plus tard, à Lovecraft, Oliver Wendell Holmes publiait en 1861 un roman intitulé *Elsie Venner* dans lequel on trouvait, outre une femme incarnant le serpent originel, une thèse qui voyait dans l'hérédité la source du comportement moral. (Il y avait là autant de souci scientifique — Holmes fut un médecin célèbre et à plusieurs égards avant-gardiste — que de croyance calviniste en la prédestination). Mais le premier romancier vraiment réaliste de la région fut William Dean Howells qui, dans un roman comme *Their Wedding Journey* (1872, récit d'un voyage de noces aux chutes Niagara, à Montréal et à Québec) prenait parti pour le dépouillement du style et pour la description détaillée de menus événements. On trouve un ton semblable dans plusieurs des nouvelles de Sarah Orne Jewett (1849-1909) et de Mary Wilkins Freeman (1852-1930).

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle marque le terme de l'hégémonie littéraire de Boston (l'Ouest, le Sud et New York la remplaceront tour à tour) et, sauf erreur, aucune figure importante ne se distingue dans la région avant le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Les influences se sont diversifiées, rendant plus difficile la description de ce qui pourrait être aujourd'hui «spécifiquement néo-anglais». Mais les ponts n'ont pas été tout à fait coupés. Ainsi, on ne peut manquer d'établir un parallèle entre Jack Kerouac (1922-1969) et Thoreau. Leur errance ne fut pas la même: le premier parcourut bien des routes tandis que le second jugeait qu'une promenade attentive aux environs de Concord valait bien des voyages lointains. Mais leur quête de la «béatitude» et leur désir de se tenir à l'écart de la société les rapprochent. De même, John Cheever (né en 1912) parvient à conserver sa foi en l'être humain malgré les méfaits du progrès: «Il me semble aussi que ces boîtes de conserves, ces autoroutes, ces ensembles immobiliers déprimants ne sont pas les restes d'une civilisation décadente, mais les avant-postes et les premières fortifications d'une civilisation qu'il nous faut maintenant construire.»<sup>(4)</sup>

Enfin, l'oeuvre d'écrivains comme John Irving et John Hawkes nous indique que la fin de la littérature de la Nouvelle-Angleterre est aussi difficile à apercevoir que son début. Tout comme l'importance grandissante de poétesses comme Emily Dickinson (1830-1886), dont la riche production mit beaucoup d'années à être connue et reconvenue, et comme Sylvia Plath (1932-1963), qui écrivait quelques mois avant sa mort: «Le paysage de mon enfance n'était pas une terre, mais la fin de la terre, les collines froides, salées, mouvantes de l'Atlantique. Parfois, il me semble que je ne possède rien de plus clair que ma vision de la mer. Je la prends du bout des doigts, exilée que je suis, comme autrefois je ramassais des cailloux «chanceux», violets cerclés de blanc, ou la coquille d'une moule bleue, dont l'intérieur rappelait un arc-en-ciel, un ongle d'ange; et dans un clapotis de

mémoire, les couleurs s'enrichissent et brillent, le monde de l'origine exhale un soupir.»<sup>(5)</sup> ■

Sylvie Chaput



Emily Dickinson

Sylvia Plath



- 4) Cité dans Pierre Dommergues, *L'Aliénation dans le roman américain*, tome 1, 10/18, n° 1107, 1976, p. 53.
- 5) Cité dans Linda W. Wagner, «45 Mercy Street and Other Houses», *American Literature: The New England Heritage*, ed. by James Nagel and Richard Astro, Garland Publishing and Co., N.Y. and London, 1981, p. 156.

#### Complément bibliographique

Gene Baro, *Couleurs locales (Treize nouvelles régionales américaines)* Seghers, coll. Vent d'Ouest, 1966.

Jorge Luis Borges, *Introduction à la littérature nord-américaine*, L'Âge d'homme, 1973.

Van Wyck Brooks, *L'Âge d'or de la Nouvelle-Angleterre*, 2 tomes, Seghers, coll. Vent d'Ouest, 1968.

Jacques Cabau, *La prairie perdue (Le roman américain)*, Seuil, coll. Points, n° 133, 1981.

D.H. Lawrence, *Études sur la littérature classique américaine*, Seuil, coll. Pierres vives, 1948.

Marc Saporta, *Histoire du roman américain*, Idées/Gallimard, n° 365, 1976.

Charles Ivers, *Concord, Mass., 1840-60* (2<sup>e</sup> Sonate pour piano): «Emerson», «Hawthorne», «The Alcotts», «Thoreau». La version définitive date de 1947 et a été enregistrée sur disque Nonesuch (H-71337).

W.D. Howells

